

LE BERCEAU

cauchemars d'enlèvement, de poursuites, de combat. Quand il revint, elle était mariée et habitait Paris.

II

Elle vit dans ses yeux passer ces souvenirs. — Mon pauvre ami, dit elle, en lui tendant sa main dégingée,

vous avez bien souffert; vous n'avez pas souffert plus que moi! Il la considéra, l'œil sombre. — Je ne sais pas! dit il... J'ai quitté la France et cherché la mort sans la trouver. Puis, je me suis dit que peut-être vous étiez heureuse, que vous m'avez oublié... oui, oublié... et que n'ayant pas le droit de troubler votre existence, j'avais peut-être le devoir d'être utile à mon pays.

Et, alors, je me suis étourdi de lectures géographiques, de récits, de plans, de méthodes d'exploration; j'ai appris des idiomes dans des sables brûlants, demi-mort de fièvre, dans les bras d'un noir qui pouvait me jeter comme une charge encombrante sans que j'en eusse eu le moindre compte; j'ai exploré des territoires inconnus, traité avec des tribus sans nom et sans foi, j'ai été même fêté, honoré, acclamé... Maintenant, je repars avec un but précis et de grandes espérances, — et ce soir, où je vous vois, je comprends que mon existence est vaine, amère et triste, triste désespérément, et que ce fleuve qui coule là, devant nos yeux, vaudrait mieux que le désert que je vais chercher... Ah! Madeleine, ce petit jardin de Cahors, où crépuscule, quand les pigeons entraient au pigeonnier et que vous veniez parmi les fleurs, en robe bleue, vers la petite porte verrouillée où je pleurais de bonheur!

Il se tut; elle avait les yeux brillants de larmes. Un fracas qui passait troubla par ses grincements et ses cahots le silence profond de la nuit. Quand il se fut éloigné, Madeleine regarda le balcon, les formes qui passaient derrière les vitres lumineuses, et mit ses deux mains nues, soyeuses et brûlantes, dans les mains de Raymond; elle ne prononça pas une parole, mais il sentit qu'elle lui appartenait plus qu'autrefois, car il y avait en elle un grand désir d'oublier et de faire oublier, une volonté ardente de bonheur.

Ce fut pour tous deux une minute d'ivresse. Mais ils virent luire à l'extrémité du balcon le feu d'un cigare, un rire fusa, et dans une échappée de lumière que coupa la chute d'un rideau un instant soulevé, un groupe joyeux vint s'accorder dans l'obscurité.

Raymond, contrarié, fit un geste. — Là bas, en face, sur le quai aux Fleurs! dit il. Et il rentra dans le salon.

III

Raymond ne doutait pas que Madeleine vint le rejoindre. Il ne s'était pas dit une seconde qu'elle aurait besoin de mille ruses pour se dérober aux amies, aux causeuses, à la vieille tante qui l'avait accompagnée. Il songeait uniquement que sa vie brisée se ressoudait, qu'un autre homme qu'il croyait mort rentrait au fond de son être à la jeunesse et à l'amour! Une folie étonnante le rendait heureux sans lui laisser d'autre conscience que celle de ce bonheur. Il regardait à ses pieds l'eau sombre se traîner et la comparait à ses jours de naguère.

Soudain, il entendit le bruit léger et délicat des petits talons sur le trottoir et le froissement de la soie; il se retourna. Madeleine était là, emmitonnée, coiffée de ses seuls cheveux où les diamants du peigne brillaient comme des lucioles dans les herbes d'été.

— C'est vous! dit il. Et il la prit dans ses bras. — Mon pauvre ami! murmura Madeleine. Elle tremblait un peu; ils marchèrent le long du quai désert.

— Tu ne sais pas? reprit elle, avec le tonnement de jadis... Il y a longtemps qu'on m'avait assuré que tu étais mort; deux mois après mon mariage, on l'a fait imprimer dans un petit journal de chez nous. Oh! je les sais par cœur, ces lignes où l'on racontait ta fin, sous les coups d'un peuple barbare de l'Afrique centrale! On m'a volée à toi, tu le vois bien! Et on me cachait les journaux où l'on parlait de tes voyages... C'est un grand hasard que j'aie pu te savoir ici... Ma tante, qui m'a toujours été indulgente, a feint de ne pas connaître ta présence chez le docteur... L'entendre, après tout, l'ignorer! elle vraiment... Elle jouait aux cartes, ma bonne tante, quand je suis partie.

Et elle se prit à sourire. Serrés l'un contre l'autre, ils allaient heureux, oubliant tout, le passé comme les minutes présentes, ne pensant pas à ce qu'ils pourraient faire ensuite, dans l'état divin des êtres pour qui le monde entier est aboli — ou, plutôt, ne vit plus qu'en eux seuls!

Il restèrent longtemps ainsi sans dire une parole, le silence étant encore le langage le plus intime et le plus doux que ceux qui s'aiment aient trouvé pour se comprendre.

Cependant, une horloge au timbre impide chanta doucement dans le clair de lune, une autre lui répondit, et ce fut bientôt un concert qui emplit le ciel d'allégresse.

— Gare de Lyon, dit il, et au galop! Madeleine monta sans réclamation. Ils avaient durant une seconde éprouvé un sentiment de malaise qui s'évanouit bientôt. Assis l'un près de l'autre, il leur sembla qu'ils ne s'étaient jamais quittés depuis leur premier baiser, un soir d'avril pareil, dans le petit jardin de leur province. Leurs mains étaient unies, leurs lèvres proches; ils auraient voulu dormir ainsi doucement, longuement, sans réveil.

La voiture s'arrêta. La gare apparut avec ses lumières crues, son activité bruyante, ses voyageurs nerveux, pressés. Le grondement des trains et la puissante respiration des locomotives vint à eux.

L'AVEUGLE

L'AVEUGLE

Au temps où l'on vendait encore des balais de bruyère aux épiciers des hameaux, la petite mère Toussaint, veuve d'un bûcheron de Bois-le-Roy, habitait avec Tienette une pauvre hutte de branchages en pleine forêt.

Seules au milieu du monde fugitif des feuillées, elles se voyaient, avec les oiseaux, que les maraudeurs de bois, les fabricants de cages et de corbeilles, les pilliers de saules et les bois-selliers qui font des assiettes de frêne pour la campagne.

La mère Toussaint adorait Tienette et lui avait appris, en jouant, mille petites choses. Le cliquetis de la lutte, avec ses quatre lapins, fournissait à l'enfant sa robe de Pâques. Elle recueillait encore, chaque année, les fleurs qui guérissent, le coquelicot, la violette, le bouillon-blanc. Matinale, ses cheveux étaient toujours peignés, son linget frais et ses ongles, jusqu'à midi, sentaient le savon. C'était la petite fête du bois.

La mère était bien contente. Figurez-vous une bonne femme toute ronde, avec un grain sur le nez, brune comme une puce, coiffée en marmotte et sautant sans cesse dans ses espadrilles. Elle coupait le matin des touffes de bruyère pour fabriquer ses balais, et l'après-midi, chargée comme un bourricot, elle allait le vendre dans les villages. Toujours sa fille était devant.

— Balais à six sous! Petits balais! Je vends des petits balais! Ah! voyez qu'ils sont pas laids! Le soir, la mère Toussaint mettait sa recette dans un bas et du "salé" dans la marmite. Elles mangeaient avec appétit, la porte ouverte sur la forêt, dans un grand silence plein de petites ailes. Puis, Tienette soufflait sur la table:

— Maman, une histoire! Et jusqu'à la nuit, un tricot sur ses genoux, la mère Toussaint répétait pour la centième fois l'aventure du Grand-Veneur ou l'apparition de la Dame-Verte.

Ainsi, depuis longtemps, perdues dans cette solitude, elles vivaient sans crainte, sans méfiance, tellement tranquilles, sous leurs arbres, qu'elles semblaient avoir, comme eux, de petites âmes de bois.

Un matin, en se réveillant: — Est-ce qu'il fait jour? demanda Tienette. — Comment! s'il fait jour?... Tu veux dire qu'il fait soleil! — Soleil?... murmura la petite. — De quel côté qu'il est?... Je ne le vois pas...

A genoux sur sa couverture, elle tâtonnait comme pour écarter de la nuit. — Miséricorde! Au cri de la bonne femme, Tienette devina.

Un médecin vint à la hutte, un autre, et encore un autre. Ils se seraient mis à trente-six qu'ils n'auraient pas sauvé Tienette. Les médecins n'ont jamais vu de yeux neufs. Mais ils parlaient bien.

— Bah! faisait le plus jeune, votre fille peut guérir; je n'ai pas tout dit sur ces petits yeux-là! — Mère! sanglotait la mère Toussaint; y a cinq ans que notre homme est mort, et maintenant c'est la petite qui perd ses yeux! Le médecin parti, elle écarta doucement les rideaux:

— Encore deux ou trois jours, Tienette, et ça sera fini, tu verras! — Oui. — Et nous irons voir le charlatan à la foire de Broiles... tu sais, c'ti-là qu'a des cymbales et un chapeau en plumes! — Oui. — Au bout de deux jours, Tienette se leva, et la mère Toussaint regarda brivement la forêt; maintenant, il allait falloir travailler double.

— Je vas te laisser toute seule et si tu es sage... eh bien! le médecin apportera sa petite boîte, il mettra ses mains là, et tu seras guérie! Mais la bonne femme parlait toujours en pleurant.

Une fois sa mère éloignée, Tienette sortait dans le bois, furive, pour écouter les oiseaux chanter autour d'elle, chanter dans une nuit sans fin.

— Si je n'ais sage... il viendra avec sa petite boîte... il mettra sa main sur mes yeux. Adossée à un arbre, elle songeait aux histoires de la mère Toussaint, au conte de la Dame-Verte.

— C'est il une princesse! Non, c'est plutôt une fée... Alors, si c'est une fée, elle devrait bien me guérir! Chaque soir, tâtonnant, elle s'en allait d'arbre en arbre au

devant de la mère Toussaint; du plus loin qu'elle l'apercevait: — Tu es fatiguée, maman? — J'en peux plus!... Et toi, ma chérie! — Moi, chuchotait joyeusement Tienette, j'ai pensé au monsieur à la petite boîte.

Et la bonne femme, d'entendre ça, se faisait toutes les nuits tant de bile qu'elle tombait peu à peu dans une grande faiblesse.

Un jour, elle arriva en retard; la lune était à plein sur le bois. Tienette entendit passer quelque chose à côté d'elle, dans l'ombre.

Le lendemain, Tienette resta dans la hutte. Les arbres, les oiseaux, les fleurs lui faisaient honte. Elle ne savait pas pour quoi, mais de grosses larmes lui roulaient des yeux, par les fentes.

— Je ne boirai plus, dit la mère Toussaint en rentrant... Faut pas m'en vouloir... Pardonne.

Tienette lui serra sa main. D'ailleurs, l'idée qu'elle pouvait retrouver ses yeux perdus l'enchantait.

Elle rêvait du Grand Veneur et de la Dame-Verte: elle pensait toujours au médecin.

— Il viendra un soir... avec sa petite boîte. Tout semblait fini, quand deux charbonniers posèrent dans une hutte un tas de chiffons souillés de boue: c'était la mère Toussaint.

— Elle a son compte! dit le plus jeune. Dès lors, elle tomba chaque jour dans les ruisseaux de Bois-le-Roy. C'est à cause de sa fille aveugle! disaient les paysans. Ils la rapportaient sur leurs épaules. Quelques uns regardaient Tienette:

— L'aveugle ne repartait plus du médecin. Prisonnière dans sa cabane, elle n'en sortait que le soir, quand les papillons étaient bottés, pour tâcher à la rencontre de sa mère.

Une année s'écoula, de terribles épreuves, d'attentes frissonnantes au milieu des vertiges de la forêt, et tous les soirs, sans manquer un, quelque chose de titubant roulait dans la hutte.

— Encore toi!... Veux-tu te coucher? La mère Toussaint, au réveil, prenait Tienette sur ses genoux:

— Hier... oh! pardon. Mais les yeux de la petite aveugle, à présent, n'avaient même plus de larmes pour pleurer.

C'en était trop. Du cœur de Tienette une grande idée montait lentement dans ses yeux. Et, un jour, ils prirent une telle flamme qu'on aurait cru qu'elle voyait sa mère.

— Ecoute, dit elle, depuis un an j'ai appris à me guider toute seule. Je connais les chemins et j'irai à Broiles et à Bois-le-Roy aussi bien que dans le temps. Donne-moi tes balais. Il te faut pas qu'une seule peine te reste.

La mère Toussaint, encore un peu ivre, la laissa faire. Tienette partit.

Les accidents produits en montagne par les avalanches deviennent assez nombreux pour que l'on ait intérêt à savoir combien peut vivre de temps sans être asphyxié un homme enseveli sous les neiges. On ne s'en doutait guère jusqu'ici. A deux reprises différentes, M. le docteur Ferrier a eu l'occasion de soigner des Alpes qui avaient été entraînés sous les neiges en 1902. Et les observations qu'il a pu faire méritent d'être connues. M. de Parville nous les rappelle dans sa chronique des "Débats".

Dans un premier cas, huit soldats furent ensevelis. Trois furent dégageés rapidement. Quatre avaient complètement disparu; on les retrouva au bout d'une douzaine de minutes. Le corps du dernier soldat échappa aux recherches. Les hommes retirés de la neige offraient tous les symptômes d'asphyxie; ils déclarèrent cependant n'avoir pas perdu connaissance. On les remit rapidement sur pied avec des frictions et des boissons chaudes.

Dans un second cas plus grave un détachement de dix soldats fut entraîné et entièrement recouvert par une couche de neige. Deux d'entre eux purent se dégager et aller chercher des secours. Mais on était si loin de tout endroit habité, qu'il fallut deux heures et demie avant d'essayer le sauvetage. On ne put retrouver sous une couche de neige de 1 à 2 mètres d'épaisseur que trois des victimes de cette catastrophe.

Un des soldats était dans un état de somnolence complet; lèvres cyanosées, pouls faible, etc. Cependant, on le ramena facilement à la vie par des frictions. Le second était plongé dans un sommeil profond, et les signes d'asphyxie étaient encore plus prononcés; la face était tuméfiée, les yeux saillants et injectés. Une fois réveillé, il titubait comme un homme ivre. Le troisième était en état de mort apparente. On le souleva vite sans manoeuvres de respiration artificielle et on le tira d'affaire en quelques minutes. Tous ces hommes, bien qu'affaiblis, purent regagner à pied leur campement, situé à environ une demi-heure du lieu de l'accident.

De ces deux observations résulte qu'en pareille circonstance l'asphyxie déjà commencée sous la neige au bout de dix minutes n'est pas compète, même après deux heures et demie d'ensevelissement. Il faut sans doute attribuer en partie ce fait à la perte de connaissance qui survient très rapidement et qui a pour effet de plaquer le patient dans un tel état que les faibles quantités d'oxygène qui filtrent à travers la neige suffisent à assurer l'hématose d'ailleurs très ralentie. L'impression du froid agit vraisemblablement dans le même sens en contribuant à diminuer l'activité respiratoire.

Au bout de deux heures et demie, l'ensevelissement n'est pas mortel sous 2 mètres de neige. Il peut être même sous 3 mètres. En tout cas, à faible profondeur, il est possible qu'un homme puisse être rappelé à l'existence, même après une durée d'ensevelissement plus longue.

Il sera bon de se souvenir de ces détails et de poursuivre avec pareille circonstance les manoeuvres de respiration ou de traction de la langue pendant longtemps. On aura beaucoup de chances de sauver plus d'une victime de l'alpe homicide.

Afin de se bien préparer au carême, et pour le commencer dignement, les Grecs racontent M. Pottecher dans le "Magasin Pittoresque", font du lundi gras une fête d'un caractère assez particulier, que l'on nomme le "Lundi des Oignons".

Cette fête a quelque analogie avec le lundi de la Pentecôte, tel qu'on le célèbre en Alsace et dans les Vosges, en ce que les gens de la ville s'en vont tous à la campagne en y emportant leur déjeuner. Mais ce repas ne se compose que d'oignons, d'allives et d'une certaine galette, faite pour la circonstance et cuite sans levain, le tout arrosé de force vin à la résine, contenu dans d'im-menses bouteilles en forme de dalmatènes-jeannes.

Le spectacle qu'offrent ce jour-là les centres d'Albion, ne manque point de pittoresque. Une foule

de ferme couvre les collines aux noms bizarres: l'Arrouge, le Sillage de Mûse, la Pnyx, qui entourent l'Acropole du côté de la mer. Toutes ces collines sont couvertes, sous le rocher, par les asphodèles dont les jolies grappes roses se dressent partout sur un maigre gazon. A voir de loin les gradins de la Pnyx fourmillant de monde et les silhouettes innombrables dressées sur les rocs taillés qui forment la tribune aux harangues, on ne peut s'empêcher d'évoquer les journées célèbres où Démétrios lutta avec Escime, où le plus bavard des peuples se réunissait pour écouter les plus éloquentes orateurs. Par malheur, le costume ne laisse plus guère d'illusion.

Le repas achevé, les danses commencent.

LES ACCIDENTS DE MONTAGNE.

Les accidents produits en montagne par les avalanches deviennent assez nombreux pour que l'on ait intérêt à savoir combien peut vivre de temps sans être asphyxié un homme enseveli sous les neiges.

On ne s'en doutait guère jusqu'ici. A deux reprises différentes, M. le docteur Ferrier a eu l'occasion de soigner des Alpes qui avaient été entraînés sous les neiges en 1902.

Et les observations qu'il a pu faire méritent d'être connues. M. de Parville nous les rappelle dans sa chronique des "Débats".

Dans un premier cas, huit soldats furent ensevelis. Trois furent dégageés rapidement.

Quatre avaient complètement disparu; on les retrouva au bout d'une douzaine de minutes. Le corps du dernier soldat échappa aux recherches.

Les hommes retirés de la neige offraient tous les symptômes d'asphyxie; ils déclarèrent cependant n'avoir pas perdu connaissance.

On les remit rapidement sur pied avec des frictions et des boissons chaudes.

Dans un second cas plus grave un détachement de dix soldats fut entraîné et entièrement recouvert par une couche de neige.

Deux d'entre eux purent se dégager et aller chercher des secours. Mais on était si loin de tout endroit habité, qu'il fallut deux heures et demie avant d'essayer le sauvetage.

On ne put retrouver sous une couche de neige de 1 à 2 mètres d'épaisseur que trois des victimes de cette catastrophe.

Un des soldats était dans un état de somnolence complet; lèvres cyanosées, pouls faible, etc. Cependant, on le ramena facilement à la vie par des frictions.

Le second était plongé dans un sommeil profond, et les signes d'asphyxie étaient encore plus prononcés; la face était tuméfiée, les yeux saillants et injectés. Une fois réveillé, il titubait comme un homme ivre.

Le troisième était en état de mort apparente. On le souleva vite sans manoeuvres de respiration artificielle et on le tira d'affaire en quelques minutes.

DEPECHE TELEGRAPHIQUES

Fermeture des écoles congréganistes à St-Pierre de Mi-queon.

Halifax, Nouvelle-Ecosse, 4 avril — La fermeture des écoles et du couvent de Saint-Pierre de Miqelon causée par le déplacement des Frères de Ploermel de Bretagne et des Sœurs de St-Joseph de Cluny, en exécution de la loi française sur les ordres religieux, a fait une sensation dans les îles, et des pétitions sont envoyées au gouvernement français.

Les résidents protestent aussi contre les droits de douane de vingt pour cent récemment imposés. Ils prétendent que la colonie fait plus que subvenir à ses besoins et que ses désirs ont droit à la considération des gouvernements.

Déclaration de M. Chamberlain.

London, 4 avril — On a demandé aujourd'hui au secrétaire colonial Chamberlain s'il y avait quelque fondation au rapport du correspondant du "Daily Chronicle" à Dublin, rapport publié hier et établissant que le gouvernement a l'intention de dissoudre le parlement durant la session actuelle, que le programme principal du parti conservateur sera une extension considérable du gouvernement local en Irlande et que la police irlandaise sera placée sous le contrôle d'un conseil législatif.

M. Chamberlain a répondu: "C'est absolument faux, en ce qui me concerne et en ce qui concerne le gouvernement en général."

La campagne du Somaliland.

London, 4 avril — Le War office a reçu d'Aden, Arabie, une dépêche annonçant que la colonne volante du major Sharp a atteint Dahmot, Somaliland, après une semaine d'opérations heureuses au sud. Les Anglais ont tué 95 hommes à l'ennemi et lui ont pris 2,000 chameaux et 6,000 moutons.

Le danger de la suppression des cantines.

Washington, 4 avril — Dans un rapport au département de la guerre le major Stanhope, commandant de l'arsenal de Rock Island, dit que l'effet de l'interdiction de la vente de bière et de vins légers a cet endroit est démontré par une augmentation de 9 cent pour cent du nombre des comparutions en cour martiale dans les derniers six mois. Il dit:

"La cantine du poste est le meilleur moyen d'assurer la sobriété et la discipline dans l'armée et que j'ai constaté durant vingt cinq années de service."

Nouveau poste du brigadier-général F. D. Baldwin.

San Francisco, 4 avril — Le brigadier-général Frank D. Baldwin, qui est revenu des Philippines sur le vaisseau-transport Thomas, prendra le commandement du département du Colorado qu'avait récemment quitté le général Funston.

Le Shamrock III.

Gourock, Ecosse, 4 avril — Le Shamrock III est parti d'ici aujourd'hui pour Weymouth, remorqué par l'Erin.